

Présentation Julie Billouin – Place analytique – 27 janvier 2025

En tout cas... le désir

Alors, nous voilà réunis ce soir pour entamer un nouveau cycle de travail – *la situation analytique* - et inaugurer un nouveau thème : *le désir*. Nous vous avons proposé comme titre « *En tout cas... le désir* », qui témoigne de la difficulté que nous avons eue, Andrea, Carlos, Jean-Thibaut, Agnès et moi-même, à trouver un axe commun. Cela en dit probablement déjà beaucoup sur le thème en soit : ce désir insaisissable, informulable, qui échappe au sujet puisqu'il le cause et le divise. Il le cause et le fait causer, j'y reviendrai. Et il engage le désir de l'analyste – j'y reviendrai aussi – ou bien est-ce l'inverse, le désir de l'analyste qui engage le désir du sujet.

C'est tout l'intérêt à mon avis de Place analytique, qui est un pari en soi, celui de la *discussion* et de la polyphonie des prises de parole, et donc, des prises de position. Nous n'avons pas cherché absolument à nous mettre d'accord, nous n'avons pas cherché absolument à proposer *une* direction, nous n'avons pas concédé à *Un* les points de vue singuliers de chacun d'entre nous qui s'en trouveraient dès lors dissous. Bref, nous n'avons pas cédé sur notre désir, comme dirait l'autre. Discuter entre psychanalystes n'est pas chose si aisée, ni si répandue et je m'associe dès ce soir au désir que soutient Place analytique de vous proposer, chacun, un fil (ou plusieurs) concernant ce thème du dit désir.

En ce qui me concerne, j'avais proposé à mes collègues au départ ce titre : « *De la pulsion à la construction d'un désir : l'efficace analytique* ». C'est une proposition, une hypothèse, de lire le désir comme une construction, j'y reviendrai aussi. J'y ai d'ailleurs trouvé un écho dans la réflexion et les questions que nous posait Robin Devaux la fois dernière, lui l'ayant attrapé du côté de la philosophie, moi davantage à partir de l'expérience psychanalytique, que ce soit en tant qu'analysante ou qu'analyste ; cette idée selon laquelle le désir advient seulement à partir du renoncement à la satisfaction des pulsions. Mais de la pulsion au désir, comment cela se passe-t-il ?

Une remarque de mon camarade Jean-Thibaut, m'a fait réfléchir : il releva le mot *efficace*, que j'utilise comme substantif dans mon titre – l'efficace analytique – qui lui parut trop orienté, voire rassurant. Intéressant... cela m'a mis au travail.

Si j'en lis la définition stricto sensu, l'efficace désigne ce qui remplit une tâche avec efficacité, qui remplit les résultats attendus. Rien à voir donc avec l'expérience de l'analyse qui est tout l'inverse de produire de l'attendu. Utilisé dans une forme littéraire, plus désuète, il s'agit plutôt de la force agissante, la vertu par laquelle une chose produit son effet. Alors quelle est cette chose ? Quel est cet effet ? Redoublée de l'adjectif analytique, l'*efficace analytique* désigne alors l'opération qui produit un résultat, une conséquence, un effet pendant la cure, après la cure aussi espérons-le. Ce résultat ne peut être attendu *in principio*, a priori donc mais il se déduit seulement *in fine*, a posteriori de l'expérience analytique. Au fond, la remarque de Jean-Thibaut m'a renvoyée à la question de la direction de la cure. La question de l'orientation, orienté m'avait-t-il proposé, cela n'a-t-il pas à voir avec cela, la direction de la cure ? Direction de la cure et non du patient nous rappelait Lacan en 58 déjà. Direction suppose tout de même une visée, voire une finalité, des repères d'avancement dans l'expérience de la cure et donc aussi, une méthode à faire appliquer. Une direction implique aussi de savoir ce que la cure analytique n'est pas, et, par voie de conséquence, ce que la position de l'analyste n'est pas. Une psychanalyse, nous le savons, n'est pas l'identification à l'analyste ou pire, une suggestion, ni la rééducation émotionnelle ou morale du patient, ni une direction de conscience. Des points de repères disais-je, cela peut être déjà simplement un début et une fin. Mais que dire de ce que c'est ? Peu d'analystes tout de même partagent et discutent véritablement sur ces points, sur ce qu'a été la fin de leur psychanalyse, c'est regrettable car cela touche à l'os de l'affaire. Est-ce un tabou ? Un point d'intime intransmissible ? Ce non-dit, que dit-il de notre discipline ? Et que dit-il alors de la finalité de notre pratique ? Car il y a une vraie question aussi là-dedans : la cure se termine-t-elle vraiment ? Qu'est-ce qui se termine ? S'il y a une direction, de la cure, quelle est-elle ? La cure avance-t-elle, progresse-t-elle vers quelque chose ? Ou bien n'est-elle pas plutôt régression ? C'est un point qui mériterait discussion et cela touche la question de l'objet, il me semble. Il est peut-être en effet moins rassurant d'admettre que la cure est régression et non progression. Tout ceci mériterait discussion. Et pour rejoindre à nouveau Robin et sa question autour des objets, quel traitement la psychanalyse fait-elle de l'objet ? Des divers objets (objet

des pulsions, de jouissance, de fantasme, de désir) ? Et aussi, qu'est-ce qui tient, qu'est-ce qui dure, après l'analyse ? Une fois le transfert dissous... J'ai rappelé déjà ici la question de l'au-delà de la cure, que Lacan nous invitait à prendre au sérieux. Il ne faudrait pas que la solution « devenir analyste », *le sinthome analyste*, masque les enjeux de la fin de la cure qui ne recouvrent pas les enjeux de la passe. Mais il faut dire aussi que les questions de fin de cure rejoignent directement les conditions de commencement de la cure, et ce dernier point aussi mériterait qu'on s'y arrête davantage.

J'en viens maintenant à quelques points plus précis que je souhaitais vous proposer ce soir, en introduction à ce que je développerai plus longuement la prochaine fois, en février.

Premier point : *le désir dans la cure analytique*

Déjà là, j'aurais souhaité vous soumettre deux lectures du désir, deux angles de vue disons. À propos du désir du patient. Vous le devinez, mon second point sera celui concernant le désir de l'analyste. Une première problématique est comment la cure psychanalytique opère sur le désir ? Autrement dit, quelle est la spécificité de la psychanalyse en ce qui concerne le désir ? Il s'agit donc du désir tel qu'il peut se manifester dans la cure. Tel qu'il peut surgir même : dans des formations de l'inconscient multiples qui sont nos outils de travail (lapsus, actes manqués, rêves) et qui d'ailleurs, marquent parfois de fait, et sans s'y attendre, l'entrée en analyse ou la fin d'une analyse. Le désir ne prévient jamais.

Le désir aussi, tel qu'il peut s'apercevoir parfois, souvent même, dans des moments de butées, à travers les résistances notamment et les points d'impasse. Le désir tel qu'il peut également se déduire dans les résultats que le travail analytique cause à l'insu du patient, j'entends par là toutes les avancées ou transformations dont témoignent les patients et dont ils se surprennent puisque cela n'obéit ni à leur volonté, ni à leur décision, « ça s'est fait tout seul », disent-ils souvent. Alors, comment la psychanalyse opère-t-elle sur le désir ? Que propose-t-elle aux problématiques rencontrées par tout un chacun quant au désir ? Fait-elle émerger le désir, qui serait donc déjà là, ou bien lui permet-elle de se construire, de faire passer la pulsion au désir. Depuis le début de mon intervention, je dis volontairement « au désir », pour parler *du* désir et pas encore de leur désir, car peut-être là est toute la question. Le désir, grâce à la cure, devient un. S'agit-il, et il faudra reprendre cette fameuse formule du « désir comme désir de l'Autre »,

ne s'agit-il pas d'une expérience d'appropriation du désir, d'extraction peut-être, de singularisation en tout cas, de subjectivation sans doute. Je rejoins ici mon collègue Andrea qui dans son argumentaire nous proposait cette précieuse formule « *il n'existe pas en fait le désir mais un désir singulier qui relève d'un sujet* ». Je parle de construction dans ce sens-là, pas ex-nihilo, mais construction tout de même puisque le désir ainsi élaboré orientera la vie du patient tout autrement. Tout autrement que l'est une vie orientée par le fantasme.

Singularisation du désir donc, est-ce cela le terme d'une cure ? Ai-je répondu à la question de comment la cure opère ? J'espère que non, car je préfère la question à une réponse. La complexité est probablement à chercher du côté du lien à l'Autre, car si la cure aboutit à la destitution de la figure de l'Autre – et de toute les formes de figures du père qu'elle prend – cela n'exclut pas pour autant le lien à l'Autre, mais cela peut toutefois le changer radicalement et lui révéler son côté chimérique. Ainsi, l'Autre n'existe plus en fin de cure, qu'il soit barré ou non d'ailleurs, il n'existe plus. Mais, peut-on exister sans le lien à l'Autre ? Je ne le crois pas. Néanmoins, être lié à un Autre qui n'existe pas, un Autre inexistant, incomplet, c'est un sacré changement.

L'autre point de vue, qui, je dois le dire, m'est apparu que très récemment, est que la psychanalyse certes opère sur le désir mais elle opère aussi, à partir du désir, *depuis* le désir. Je n'avais jamais réalisé à quel point la cure en soi met en mouvement le patient et donc, son désir, son allant-devenant comme disait Françoise Dolto, fut-il – ce désir – à l'état d'un diamant brut. Ce qui m'a mis sur cette piste ce sont les paroles assez récurrentes de patients qui, peu importe où ils en sont de leur cure (début milieu fin) disent à peu près ceci : « *je ne sais pas pourquoi je viens* ». Pendant longtemps, j'ai entendu cela comme une résistance et puis, j'ai réalisé que le contenu des séances et ce qui s'y joue dans le transfert notamment ne sont pas le *tout* de l'opérativité de la psychanalyse. Le seul fait que le patient vienne, cette seule mise en mouvement, récurrente, régulière, soumise à un cadre établi de régularité, de paiement, bref de contrainte, tout cela est en soi aussi constituant de la cure que le contenu même des séances. Ainsi, le désir est le moteur dans la cure avant, peut-être, d'être le moteur dans une vie. C'est peut-être un exercice en soi que nous proposons aux patients, de persévérance, d'endurance, de castration, tout ce qu'ils ne supportent pas dans leur vie, ils le

traverseront dans leur cure pour finalement saisir que ce désir, il est bien là. À eux de l'extraire de leur expérience et de vivre à partir de lui. Ou plutôt, d'exister. C'est un autre point très important de ma réflexion, très large aussi, j'y reviendrai en février. En quelques mots, je me demande si l'existence ne commence pas justement à partir de la reconnaissance que l'Autre, lui, n'existe pas. Et donc, qu'est-ce qui peut bien faire soutien à l'existence ? Rien. Rien d'autre que le désir, que son propre désir, arraché au désir de l'Autre.

Deuxième point à présent : *le désir de l'analyste*, essentiel pour produire la situation analytique. Très brièvement, Je me suis récemment posé la question de la position de l'analyste, cette chose que nous travaillons dans nos contrôles par exemple. Et de sa fonction. Je me demandais ceci : est-ce que le psychanalyste n'est qu'une fonction, ne doit-il être qu'une fonction ? S'y réduire en quelque sorte, à un seul opérateur psychique nécessaire au parcours de la cure. Ou bien, l'être de l'analyste est-il concerné dans l'affaire ? À travers ses interventions, ses interprétations, l'analyste y va-t-il avec son être ? J'ai fait mon petit bout de chemina avec ça et puis bien sûr, j'ai réalisé que s'il était si peu question de l'être dans la littérature analytique, notamment celle de Lacan, c'est parce que ce que la psychanalyse révèle c'est que l'être est une illusion et qu'il s'agit bien plutôt de reconnaître le manque-à-être qui fonde le désir. Il n'y a ainsi pas d'être de l'analyste, cela ne veut rien dire. Le fondement même du désir de l'analyste est son manque-à-être, au point où il l'aura élaboré après son expérience analytique dans l'élaboration didactique qu'il se doit d'en faire. C'est une chose qui ne s'élabore qu'en après-coup. En toute logique, si nous sommes tous pris au départ par cette aliénation au désir de l'Autre, le psychanalyste ne doit pas perdre de vue que son désir sera ô combien désiré par l'analysant. Puisque, au désir de l'Autre (première figure) il *substituera* celui de l'analyste. N'oublions jamais que la psychanalyse est création d'un nouveau symptôme. Le transfert est un symptôme et le patient vient troquer son symptôme initial pour un autre, certes moins coûteux, ou d'un autre ordre de coût disons. D'où la nécessité, quand même, que ce transfert prenne fin à un moment ou un autre. Le patient s'accroche à la figure de son analyste comme une transition, un doudou peut-être : c'est la névrose de transfert et cela est nécessaire. Car parvenir à supporter l'angoisse de sa solitude, de l'inexistence et de l'incomplétude de l'Autre, cet Autre secourable tant fantasmé, supporter l'angoisse que suscite toute subjectivité sans recours, supporter le vertige que procure

l'assomption subjective de sa division, cela ne se fait pas d'un coup d'un seul. La névrose de transfert est bien précieuse, c'est cela que propose l'analyse à condition, *in fine*, de s'en défaire, sinon il s'agirait d'une pure répétition et de troquer une aliénation pour un autre.

C'est bien parce que le psychanalyste a vécu cette expérience dans sa cure, de névrose de transfert puis d'arrachement de son désir au désir de l'Autre et qu'il en a subi, jusque dans son corps, les conséquences, qu'il pourra mener la cure loin d'un idéal normatif, ou pire, d'un idéal personnel de ce que devrait être un sujet analysé. C'est ainsi qu'il pourra supporter le désêtre (désir dans l'être) qui lui incombe, le désir qui de fait exclut l'être pour en faire un sujet, inachevé, inabouti, sans cesse en mouvement et en réélaboration, sans aucun objet figé et final à obtenir mais une place évidé, cause du désir, insaisissable, toujours à conquérir.